

**Cartel à Tours avec des membres des CCAF
T. Leconte**

***" Comment chercher ce qu'on ne connaît pas?"
paradoxe de Ménon***

Didier nous a exposé la dernière fois, en réponse au commentaire de Lise selon lequel il fallait, pour établir une identité par représentation graphique concernant un visage, se "méprendre" de toute idée de symétrie, il nous a exposé donc à l'aide du schéma optique que, si j'ai bien compris, du fait de cette dissymétrie "naturelle", tout projet d'identité quant à la perception du corps propre, n'était réalisable que sous une forme inversée, ce qui laissait aussi une partie, une moitié du corps, non spécularisable.

Ces propos rejoignaient ainsi ceux de Jean par son travail sur PLATON exposé dans ce même groupe.

Pour lui, cette dissymétrie affecterait la connaissance avec d'un côté, l'exigence idéale d'une égalité des rapports quant à toute forme, et de l'autre, les impressions sensibles, relatives et perpétuellement mouvantes.

L'articulation, la solution dit-il, est à chercher dans le dialogue, dans la dialectique.

Ce procès de symbolisation en œuvre, et dans l'expérience perceptive, et dans le dialogue, n'est pas sans nous rappeler celui en œuvre dans l'épistémologie freudienne selon RICŒUR, où à l'intersection d'un discours herméneutique et d'un discours énergétique, ce procès est désir.

Il y a peut-être quelque chose de similaire dans le domaine de l'astrophysique, en l'hypothèse d'une scission égale matière/non matière à l'origine de notre univers.

Où se trouverait l'anti matière ?

Probablement, nous dit-on, dans un voisinage, sorte d'univers parallèle.

Monde de l'Invisible, de l'Hadès, de toutes les vérités d'un côté.

Monde visible, sensible et relatif de l'autre.

Incarnation, métempsycose ou bien schémas d'apprentissage quasi pré-kantiens?

Toujours est-il qu'au terme du dialogue entre SOCRATE et MENON sur la question: "comment rendre les jeunes gens vertueux et ne pas les corrompre?", SOCRATE en arrive à la conclusion que toute acquisition de connaissances n'est en fait que remémoration.

Autrement dit, chercher un objet inconnu consiste à chercher à se le remémorer.

Concernant la vertu. Elle ne peut être ainsi une donnée empirique dont l'accomplissement serait la réussite sociale, thèse de MENON, seulement opinion vraie selon SOCRATE. Elle est dans la conception platonicienne un bien, une exigence absolue, indépendante des situations où elle s'exerce.

Pour illustrer cette conception à l'aide d'un objet manufacturé, on peut dire par exemple, que la vertu d'un outil est ce qui garantit l'accomplissement optimum des fonctions propres à cet outil.

La vertu est donc pour l'homme, connaissance, virtuelle, principe de la réussite de l'action.

L'enseignement de cette vertu devient possible en empruntant, comme nous l'a expliqué J., les voies de l'entretien dialectique, par un processus de réminiscence.

Et comme le souligne SOCRATE, dans l'acte de chercher, la conscience d'ignorance est décisive, mais ignorance dans le sens où l'enseignement se réalise en même temps que la réminiscence s'achève. Ignorance, donc, relative.

Ainsi, un homme vertueux, s'il existait nous dit PLATON à la fin du MENON, semblerait comme un être réel parmi les ombres.

Il modifierait sans doute totalement l'exercice de la politique, et par le procédé de remémoration, l'enseignement maïeutique, il saurait aussi transmettre sa vertu.

Mais si le processus de transformation des opinions vraies en connaissance s'achève, sous l'effet de l'interrogation dialectique, en une connaissance globale où l'opinion, une fois liée, perd sa nature d'opinion.

Et si le matériau de cette compréhension est l'opinion. La rupture n'en est pas moins réelle entre l'opinion vraie et la connaissance.

Ainsi, connaissance et ignorance s'opposent sans intermédiaire.

C'est dire que la possibilité qu'une telle connaissance soit achevée, et que l'enseignement soit jamais réalisable, donne lieu à un véritable paradoxe de l'enseignement.

Nous pouvons alors dire avec FREUD : "Très tôt j'avais fait mienne la boutade des trois professions impossibles - à savoir: éduquer, soigner, gouverner."

La fois dernière, D. a en outre évoqué l'opinion, de ce qu'il appelle alors à juste titre un "petit mathématicien", selon laquelle un 3 ne serait que partie, moitié d'un ensemble, d'une forme.

J. nous a expliqué à cette occasion que cet ensemble, auquel prétendait accéder cet enfant, était le même pour tous les chiffres, en l'espèce d'un cercle traversé par des droites et des diagonales, rejoignant ainsi la dichotomie entre impression et idée, "l'imperfection des cercles empiriques", nous disait-il, "obligeant à concevoir la circularité idéale, définie par l'égalité des rayons." La figure, dans le MENON, est pour SOCRATE, "la limite d'un solide", autrement dit, une surface selon EUCLIDE un siècle plus tard.

Limite est à entendre, non comme périphérie du solide, mais comme intersection de ce solide avec un plan.

La Forme, "Forme-individu" dira PLATON dans la République, réalité intelligible dissociée des êtres sensibles, détermine la nature de cette réalité.

SOCRATE, pour prouver la véracité de ses dires, interpelle un jeune serviteur de MENON.

Il demande à cet enfant, de quelle longueur sera le côté d'un carré de surface double d'un carré donné.

SOCRATE dessine un carré sur le sol. (figure 1)

L'enfant double la longueur, tout en conservant sa forme au carré. (figure II)

Tel notre mathématicien, qui d'un trois fait un huit, SOCRATE montre en traçant des droites, que l'enfant obtient ainsi quatre carrés.

C'est seulement en traçant des diagonales (figure III), c'est-à-dire deux triangles rectangles par carré, huit pour le carré qu'il a réalisé, que l'enfant va pouvoir obtenir son carré de surface double. (figure IV)

Mais par le champ qu'ouvre la psychanalyse, la question se porte sur la figure par laquelle l'enfant est parvenu à construire ce que lui demandait SOCRATE.

Une fois réalisée, la "Forme-individu", réalité intelligible, laisse en effet ce qu'on peut appeler un reste, égal en surface à la "Forme-individu", mais dissymétrique par rapport à celle-ci.

Ces figures ne sont pas hétérogènes l'une de l'autre, la limite de la "Forme-individu" n'étant pas périphérie, mais coupure, intersection de cette forme avec cette figure qui la déborde.

Cette dernière n'est donc pas non plus un plan, puisqu'elles sont toutes les deux d'une certaine manière solidaires.

La preuve en est que du simple carré de SOCRATE, il n'en reste figuré à la fin qu'une moitié, suscitant un manque.

Alors, voilà où je voulais en venir :

Que demande SOCRATE à l'enfant si ce n'est d'aller du pareil au même?

Le pareil en l'espèce de deux carrés de grandeurs identiques dont l'un est apporté, figuré par SOCRATE lui-même.

Le même en l'espèce d'un rassemblement, d'une contingence venant combler tout intervalle, et qui sert à la monstration d'essence, nous dit LEVINAS, autrement dit à l'événement d'être, synchronie dégagée par le Dit.

Car le Dit, écrit-il, est intéressement, "re-présentation", c'est-à-dire récupération par la mémoire, qui nécessite donc une écriture pour être récupérable, ici, et pour aller plus vite, la V2.

Que veut en outre prouver SOCRATE par cette demande?

C'est qu'il existe de la diachronie, c'est-à-dire un bien, source de lumière, idée selon PLATON, expression antérieure à toute thématization du Dit selon LEVINAS.

Cette expression antérieure, non totalisable, m'ordonne à autrui, me substitue à l'Autre.

C'est en effet le Dire en tant qu'il engage l'approche, la proximité à l'autre, cet autre dont la responsabilité ne commence pas avec mon Dire et va aussi bien au-delà. Cet autre qui commande mon Dire.

Ce mouvement vers autrui, finalement, c'est ce qui me concerne sans entrer en conjonction avec moi.

C'est en ce sens que je comprends le petit jeu auquel se livre cet aimable enfant, qui par identification au trait unaire de l'Autre (être Un en-soi pour-moi), réussit l'adéquation de l'imaginaire et du réel, tel qu'il nous est expliqué par LACAN à l'aide du schéma optique.

Alors, nous observons dans la figure finale, puisque c'est de la vertu dont il est question, l'unicité du moi saisie hors de soi sous forme d'une image virtuelle, c'est-à-dire la subjectivité, le Dit, cadre de mon appréhension du monde, dont la récurrence du pronom réfléchi est le signe. Pour Moi en effet, les choses se montrent.

Et nous observons aussi la trace laissée par le Dire avant qu'il ne se referme sur l'énoncé, c'est-à-dire le détour nécessaire à la monstration d'essence, autrement dit la signification de soi-même, du "se", ici pronom réfléchi dans ce qu'il résiste au rassemblement,

au présent de la manifestation.

Cette trace laissée par l'excès d'essence n'est donc pas simplement une "présentation de biais à un regard qui louche", écrit LÉVINAS.

Elle fait entendre que *la signification précède l'essence*

Après PLATON donc, cela veut dire que l'identité du sujet tient à l'impossibilité de se dérober à la prise en charge de l'autre.

Pour citer LACAN : "C'est ainsi que le dit ne va pas sans dire. Mais si le dit se pose toujours en vérité, fût-ce à ne jamais dépasser un mi-dit, le dire ne s'y couple que d'y ex-sister, soit de n'être pas de la dit-mension de la vérité.

Pour finir, je voudrais vous présenter ce jeu que vous devez connaître, et auquel se livrent les enfants.

Il consiste à réduire la surface d'une feuille carrée en joignant en son centre les quatre coins.

Ce travail accompli, le nouveau carré est retourné et la première opération reproduite, afin d'obtenir cette fois un carré quatre fois plus petit que le premier. On obtient donc (figure V) le carré de la figure III dont les coins rabattus lui donnent l'aspect du carré IV

Ensuite, avec le soutien du corps, des mains, on peut obtenir un objet qui ressemble à une fleur, et qu'on peut animer pour faire apparaître, défiler de façon répétitive, les huit points de couleur, dessinés sur chacun des triangles apparents. (figure VI)

L'enfant demande à son interlocuteur de choisir un chiffre au hasard, qui stoppera le mouvement des mains, donc aussi de l'objet à une ouverture particulière.

Il lui est ensuite demandé de choisir l'une des quatre couleurs restées visibles dans cette ouverture.

D'après le choix, l'enfant déplie un angle et lit avec amusement ce qui est inscrit au verso, l'attribuant à son interlocuteur sous forme de "tu es ceci ou celà."

Il s'agit souvent chez les plus jeunes, d'un attribut en rapport avec la couleur : marron pour par exemple, "tu es caca."

Si l'on suit notre raisonnement, cette partie qui recouvre le carré et où se trouvent de part et d'autre des symboles, constitue le sujet de l'énonciation.

Si l'on considère le mouvement des mains comme effet de l'époché, pousse à dire, et si l'attitude de l'interlocuteur consiste à ne pas interpréter, mais à rester dans une attitude bienveillante à l'égard du jeu de l'enfant, rêverie pourquoi pas amusée autour de ce petit

cinématographe sonore ("1,2,3,4,5,6,..."), en acceptant la règle de la scansion du mouvement selon son bon vouloir, on peut semble-t-il dire que nous nous trouvons dans une situation qui s'apparente à celle permise par le cadre psychanalytique.

Ce qui apparaît (schéma VII), c'est la partie négligée par SOCRATE, opinion n'étant pas encore connaissance.

Ce qui est révélé sous une forme inversée ("tu es rate") appartient bien à l'interlocuteur dans ce qu'il est sensé représenter pour l'enfant ici et maintenant, et parce qu'il s'est engagé dans le jeu.

L'enfant dispose ainsi de deux morphèmes, soc et rate qui, comme signifiants, ne renvoient à rien d'autre qu'à eux-même en fait de signifié.

Peut néanmoins se constituer, à partir de ces inorphénies, une fiction propre au désir du sujet, où il ne manquera pas d'être situé sous une forme ou une autre, par exemple : "un sou sur une rate", ce qui met en outre en relief la fonction des fantasmes originaires comme venant supporter, re-présenter cette différence SOC/RATE, leur donnant du coup valeur d'unité, de singularité, la place du sujet étant à situer alors, commit. nous l'avons vu au début de ce texte, à leur intersection, le sujet devenant ainsi en l'occurrence, comme nous l'avons vu avec LEVINAS, interressement.

C'est ainsi que je comprends l'idée selon laquelle un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant.

T Lecomte
Tours le 8 février 1998